

LES

GRISSETTES EN AFRIQUE,

OU

LE HAREM,

PIÈCE EN DEUX ACTES ET TROIS TABLEAUX, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. CARMOUCHE ET DUPEUTY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Panthéon, le 20 novembre 1841.



DISTRIBUTION :

PAUL GUIBERT, dit ABDALLA .	M. ARSÈNE.	MARIETTE , fille d'une lingère ruinée et couturière elle-même.	M ^{me} DUVAL.
QUENTIN, soldat dans le régiment des zoaves.....	M. PELVILAIN.	CADICHE, petite Marseillaise, marchande poissonnière et fruitière.....	M ^{me} DERBY.
BASTIDE, pilote en second sur un vaisseau marchand.....	M. MAILLE.	AMANDA, } artistes dramati-	M ^{me} TOUSSAINT.
CHARLEMAGNE, personnage grotesque, qui est venu pour former des établissements à Alger.....	M. PERNET.	MIMI, } ques, choristes au	M ^{me} BOURGEOIS.
TORTONI, marchand de coco..	M. AUGUSTE.	AGLAURE, } théâtre d'Alger..	M ^{me} MOREL.
FÉLIX, pâtissier, marchand de galette.....	M. GALLE.	ROSAMONDE, } modistes, ou-	M ^{me} PERNET.
UN SERGENT.....	M. LÉON.	AGLAE, } vrières en nou-	M ^{lle} ÉLODIE.
		ROSE, } veautés.....	M ^{me} E. DROUET.
		ARABES. — FRANÇAIS. — SOLDATS. — MATELOTS.	

La scène est à Alger.

ACTE I.

Place publique d'Alger. — A droite, l'entrée d'un café ; à gauche, un magasin de modes. — La mer au fond.

SCÈNE I.

CHARLEMAGNE, seul.

(Au lever du rideau, il regarde avec une longuevue du côté de la mer.)

Ah ! voilà le paquebot de Marseille qui entre dans le port d'Alger... Dieu des croyans, fais que ce bateau à vapeur nous amène un physique européen qui soit un peu potable et puisse convenir au seigneur Abdalla !.. Depuis trois jours, cette espèce de musulman est allé dans le désert faire un petit voyage d'agrément, et je n'ai pu rencontrer la femme qu'il

m'avait chargé de découvrir... Trouver la femme qu'un autre a rêvée... qu'un autre désire... c'est fort critique !.. fort embarrassant !.. J'aimerais mieux être à la place de Diogène, il ne cherchait qu'un monsieur !.. Ah ! cela me contrarie véhémentement... Ce généreux Abdalla revient aujourd'hui, et il m'aurait donné une forte récompense... que j'aurais acceptée avec plaisir, vu le désordre scandaleux qui règne dans mes finances !.. Par moment, je déplore bien l'idée d'être venu m'établir dans cette colonie, où la chaleur du thermomètre Réaumur oblige les habitans à traiter leurs femmes comme des melons... C'est vrai, ils les tiennent sous cloches...

SCÈNE II.

BASTIDE, CHARLEMAGNE.

BASTIDE, regardant de côté et d'autre. Ah ça !
qué diable de pays est-ce que leur Algérie ?

CHARLEMAGNE, sans le voir. Mais il le faut...
Courons nous livrer à la chasse aux femmes, et
inspecter les nouvelles figures... (Il se jette dans
Bastide, et le heurte violemment.)

BASTIDE. Ah ça ! dites donc, eh ! hé-louin ?..
(Le regardant.) Ah ! tron de l'air !.. quelle rencontre !..
Charlemagne !.. une vieille connaissance
de Marseille !..

CHARLEMAGNE. Quoi !.. le pilote en second
Bastide !.. Moi qui vous croyais occupé à faire
le tour du monde ?.. Ah ça ! vous n'avez pas
déjeuné ?.. il y a un café, ici, comme à Mar-
seille... on y est très bien.

BASTIDE. Avant de débarquer, nous avons
mangé la bouillabaisse.

CHARLEMAGNE. Ah !.. tant pis, tant pis.

BASTIDE. Mais, papa Charlemagne, que diable
êtes-vous venu faire à Alger ?

CHARLEMAGNE. Comment, vous avez donc
oublié que me trouvant à Paris, il y a quelques
années, j'achetai à quatre princes bédouins qui
faisaient des cabrioles sur le théâtre de la Porte-
Saint-Martin, quarante mille acres de leur sol
africain ?

BASTIDE. Ah ! oui, même que vous deviez
faire une ferme-modèle...

CHARLEMAGNE. Pour y coloniser des gira es
et des vers à soie... Mais quand je suis arrivé
pour prendre possession de mes terrains, j'y ai
trouvé... quoi ? une tribu de Coulouglis qui y
avaient établi un camp... Ils n'ont jamais voulu
vider les lieux, sous prétexte qu'ils n'avaient
pas l'honneur de connaître les pensionnaires
de M. Harel... Vous riez ?.. Mais savez-vous qu'à
Paris, sur le prix total de l'acquisition, j'avais
donné un fort à-compte ?.. cinquante-six francs !

BASTIDE, riant. Est-ce que vous n'avez pas
racheté d'autres propriétés ?

CHARLEMAGNE. Non, j'ai renoncé à l'agro-
nomie ! et je sollicite un emploi auprès des au-
torités... De plus, j'ai la confiance et l'estime
du seigneur Abdalla... Il m'aime beaucoup... il
ne traiterai pas mieux un domestique... Mais
vous, mon cher Bastide, donnez-moi donc des
nouvelles... Comment se porte la France ?..

BASTIDE. Elle va bien, merci !.. Et vous ?

CHARLEMAGNE. Ah ça ! j'espère que vous al-
lez vous fixer à Alger, hein ?..

BASTIDE, secouant la tête. Trop cher vivre !..

CHARLEMAGNE. Erreur !.. nourriture très bon
marché, nourriture saine et abondante... Le
premier service, en général, se compose de riz...
vous avez un autre genre de riz pour le second
service, et pour le troisième...

BASTIDE. Encore du riz !..

CHARLEMAGNE.

Aria : C'est un vrai paradis.

Les riz, chez le bédouin,
Sont l'fond de la cuisine :

On en fait d' la farine,
On en mang' comme du pain,
On en fait du fromag' ;
Des rôtis, du ragout ;
B'ef, ils tienn'nt lieu de tout.
Ici, quel avantage !
Mieux encor qu'à Paris,
C'est le séjour des ris ;
Oui, bien mieux qu'à Paris,
C'est le séjour des ris.

(Voulant le mener au café.)

Nous aurions pu en essayer...

BASTIDE. Merci !.. Parlez-moi donc de ma
petite Cadiche, qui m'attend pour l'épouser.

CHARLEMAGNE. Toujours ravissante !.. par-
lant très mal sa langue, mais un très bon cœur !

BASTIDE. Il me tarde de la voir ! de lui don-
ner un bon gros baiser !.. quitte à en recevoir
deux ou trois bonnes tapes.

CHARLEMAGNE. C'est un plaisir que vous
pourrez vous procurer dans un instant. Voici
l'heure où les Français peuvent se permettre
de sortir sans risquer d'être frits, rôtis ou cal-
cinés... Tenez, entendez-vous déjà la sonnette
du limonadier en plein vent, et les cris joyeux
des modistes du magasin... là, à gauche, la rue
Vivienne d'Alger.

BASTIDE. Mais c'est donc un petit Paris ?..

CHARLEMAGNE. C'est beaucoup mieux, mon
cher !.. Je vous laisse avec nos colons et nos
colonnes, et je cours chez les autorités... Je
vais flatter le pouvoir !.. Ah ! dites donc, à pro-
pos... si le seigneur Abdalla me demandait,
avez la bonté de lui dire que je vais revenir.

(Il sort en courant.)

BASTIDE, à part. Qu'est-ce qu'il me chante ?
Voilà du monde... Elle va venir, sans doute,
tenons-nous à l'écart, et fumons une pipe, en
observation.

(Il entre sous la devanture du café, et se met à
fumer.)

SCÈNE III.

**BASTIDE, ROSAMONDE, LUCRÈCE, ROSE,
AGLAÉ, MARIE TE, TORTONI, FÉLIX,
à sa boutique ; HABITANS.**

Aria : Vive, vive l'Algérie.

CHŒUR.

Vive, vive l'Algérie !
Ah ! c'est un charnant pays !
Loin de ta mère-patrie,
On se croirait à Paris.

ROSAMONDE.

Moi, qui seule ici m'ennuie,
Je dis, tant j'ai mal aux nerfs :
Ah ! rendez-moi ma patrie.
Comme dans le *Pré-aux-Clercs*.

REPRISE DU CHŒUR.

Vive, vive l'Algérie ! etc.

BASTIDE, au café. Garçon, de la bière?
UN AUTRE. Garçon, du blanc? il y a une heure que j'ai demandé du blanc.

UN NOIR, en garçon de café. Tout suite à vous, Mossié.

FÉLIX. Ça brûle!.. ça brûle!..

TORTONI. A la fraîche! qui veut boire?

(Pendant ce qui précède, Mariette a pris un siège devant le magasin, et achève un ouvrage qu'elle tient à la main.)

AGLÉ. Mesdemoiselles, qui est-ce qui paie de la galette?.. Toi, Rosamonde?..

ROSAMONDE, avec expression. J'en accepterais volontiers... mais, par malheur, mes ressources pécuniaires...

ROSE. C'est moi qui régale... il me reste encore six sous à la Monaco.

TOUTES. A la galette!.. à la galette!..

(Elles vont à la boutique.)

MARIETTE. Dieu merci! voilà mon ouvrage presque terminé; j'espère qu'on m'en paiera le prix, et, encore aujourd'hui, ma bonne mère aura un peu d'argent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CADICHE.

CADICHE, en dehors. Oranges, dattes, citrons... Qu'est-ce qu'il veut un bon portugal!..

BASTIDE, à part. C'est elle!.. (A part.) Oh! comme elle est embellie et renforcie!.. Tron de l'air!.. je ne regrette pas mon voyage!..

CADICHE, entrant.

Air : La Bohémienne.

Je suis la Marseillaise,
La fruitière d'Alger,
Et je serai bien aise,
Si j' peux vous arranger.
Allons, v'nez, ma pratique,
Choisissez à vot' goût,
Dans ma petit' boutique,
On trouve un peu de tout.
Approchez, mes p'tits anges,
Ach'tez-moi des oranges,
Achetez-moi des fleurs,
Mesdames et Messieurs.
Plus que la *castonade*,
Mes datt's ont des douceurs,
Et je vend's des grenades
A tout l' corps des chasseurs.
J'ai de fraîches crevettes
Pour les jeunes fillettes,
Et puis, pour les bédouins,
J' garde les vieux oursins...

Je suis la Marseillaise, etc.

BASTIDE, voyant les acheteurs venir autour d'elle. Eh! eh! il paraît que le petit commerce va assez bien...

CADICHE, s'approchant de Mariette. Qu'est-ce que vous faites donc là, une chemise de gaze avec des rubans?

MARIETTE. Oui, pour le mariage d'une femme arabe.

CADICHE. Elles ont tout de même une drôle de manière de se déshabiller, ces *turquoises* (Criant.) Portugal, bon portugal... (A Mariette.) Et votre mère? elle était malade; se porte-t-elle mieux la pauvre...

MARIETTE, tristement. Pas trop bien...

CADICHE. Patience, cela viendra... (Au marchand de coco.) Il ne vous faut rien, M. Tortoni?.. des citrons pour votre limonade?..

TORTONI, à mi-voix. Ce qu'il me faudrait, cruelle, c'est la divine marchande... Voyons, depuis le temps que je vous fais la cour, pour quoi ne voulez-vous pas apaiser mes feux? A la glace, qui veut boire?

CADICHE. Je ne peux pas, bêta, puisque j'ai un futur... (Criant.) Qu'est-ce qui veut des bonnes oranges!

BASTIDE, qui s'est avancé doucement. C'est moi, et je paie d'avance...

(Il l'embrasse.)

TORTONI, surpris. Eh ben?

CADICHE. Ah! vilain matelot, vilain corsaire, c'est moi qui vais te payer... (Elle lève la main, puis la laisse retomber.) Bastide! mon gros Bastide... Ah! gros bêtas... me faire des peurs comme ça... Dites donc, vous autres, c'est mon Bastide, c'est mon futur... (Riant.) Ah! ah! Embrasse-moi encore.

TORTONI, bas, à Félix. C'est là mon rival? Il n'est pas déjà si beau!.. C'est le futur... il faut le prévenir.

ROSE. C'est bon, la galette, mais ça étouffe. Je propose la limonade de l'amitié. Tortoni... trois limonades.

TORTONI. Voilà.

FÉLIX, bas à Bastide. Vous m'avez l'air d'un brave homme, M. Bastide... vous pouvez faire un très bon mari.

BASTIDE. Qu'est-ce qu'il a donc, cet olibrius-là?..

ROSE, payant Tortoni. Tenez, industriel, voilà un sou pour la consommation; il y a un liard pour le garçon.

(On entend une ritournelle.)

AGLÉ. Ah! v'là Mimi, Amanda, et les autres.

BASTIDE, à Félix. Qu'est-ce que c'est que *ceuses-là*?

FÉLIX. Des victimes de l'importation dramatique...

CADICHE. Des petites femmes qui sont venues censé pour être des actrices.

SCÈNE V.

LES MÊMES, AMANDA, MIMI, AGLAURE.

AMANDA.

Air : Vire un bal cham, être!

Que la vie est triste,
Quand on la passe en chantant!
L'état de choriste
Est fort embêtant.

Fair' de la musique,

Comm' des malheureux !..
Et, même en Afrique,
N' pas avoîr de feux !

CHOEUR.

Que la vie, etc.

LES AUTRES. Tiens, v'là Mimí ! Bonjour, Amanda...

LES CHORISTES. Bonjour, ma belle... Comment qu' ça va ?..

AGLAÉ. Vous venez du théâtre ?.. Est-ce qu'il va rouvrir ?

AGLAURE. Vous savez ben, le directeur qui a levé le pied...

MIMI. On en a des nouvelles ?

AMANDA. Oui, il est parti avec nos appointemens... en emmenant la basse-taille et la prima... Il a écrit qu'ils espéraient donner des représentations chez l'empereur de Maroc... et que, s'il faisait de l'argent, il nous ferait des billets !..

AGLAURE. Je compte là-dessus !.. des billets de premiers !..

MIMI. Dame ! ce pauvre homme, c'est pas sa faute... c'est encore bien d'avoir pensé à nous.

AMANDA. On voit bien que tu commences... tu ne connais pas les directeurs, c'est tous des malins... pas à Paris, par exemple !

AGLAURE. Nous avons été obligées de nous mettre sociétaires.

AGLAÉ.

Air : Nos mariés en Palestine.

Mais, dis-moi, ma p'tite Aglaure,
Qu'est-c' que ça va devenir ?
Vous v'nez de chanter encore...

AMANDA.

C'est pour nous entretenir ;
Fallait ben se réunir.
Quand une affaire n'est pas bonne,
Que l' public est mal monté,
Qu'un théâtre est déserté,
Du moment qu'on n' voit personne,
On se met en société !

BASTIDE. C'est comme à Marseille ?

ROSE. Mais en société, avec qui ?

MIMI. Avec quinze sous-officiers des chasseurs d'Afrique.

LUCRÈCE. Sont-ils gentils ?

AMANDA. Très gentils, beaucoup de talent... Nous montons dans ce moment ici les *Huguenots*... C'est moi qui fera le rôle de M^{lle} Falcon, et un vétérinaire, celui de Duprez.

AGLAURE. Ça ira très bien.

ROSAMONDE. Moi, je ne trouve pas que ça soit convenable, de voir des officiers sur le théâtre.

AMANDA. Dans l'ancien régime, c'était l'usage... beaucoup de grands seigneurs montaient sur le théâtre !.. A Versailles même, le grand Louis XIV jouait la comédie... c'est le gros adjudant qui l'a dit... il a lu ça dans les *Mémoires du Diable*.

LUCRÈCE. Il paraît que votre pauvre théâtre va à peu près comme les modes !

FÉLIX, s'approchant. Mademoiselles, si les

affaires ne vont pas mieux, il faudra penser à faire des mariages... Mademoiselle Rosamonde sait bien que j'en ai un tout prêt pour elle... quand elle voudra.

AMANDA, à mi voix. Bah !.. tu épouserais le pâtissier ?..

LUCRÈCE, bas. Laissez donc, une galette comme ça !

ROSAMONDE. Monsieur, je ne reçois les hommages de personne.

FÉLIX. Oh ! ça vous plaît à dire... On parle pourtant de certaines vi-ites mystérieuses !.. chez un personnage de la ville.

ROSAMONDE. Je sais qu'on est très cancan à Alger ; mais ma réputation est *intacte*... Je vous prie de me laisser tranquille.

FÉLIX. C'est bien, Mademoiselle, je me vengerais de vos dédains... vous me paierez ça !.. Oh ! je leur jouerai un tour, à ces bégueules-là !..

(On entend le bruit d'une fusillade dans le lointain.)

TOUTES. Qu'est-ce que c'est que cela... des coups de fusil !

BASTIDE. Ah ! tron-de l'air !.. est-ce qu'on se battrait ?.. Je voudrais voir ça !

CADICHE. Du tout, ça ne te regarde pas !

MARIETTE, avec effroi. Et mon pauvre Quentin qui est de service dans les dernières redoutes, du côté du désert... pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé.

ROSE. Non, non... Je crois plutôt que c'est quelque vaisseau qui arrive dans le port.

AMANDA. Pourvu que ces sauvages de bédouins ne nous tuent pas nos amateurs... ça ferait manquer notre représentation... Je vais aller savoir ce que c'est.

(Elle sort.)

MIMI. Dis donc, informe-toi à la poste si nous aurons des lettres de France !

MARIETTE, à part. J'ai écrit à mon oncle à l'insu de ma pauvre mère !.. Oh ! si je recevais la réponse que j'attends... comme je serais heureuse !

ROSAMONDE. Si M. Auguste se permet de ne pas m'écrire, je lui répondrai d'une jolie manière !

LUCRÈCE. Nous allons savoir au juste... voilà M. Charlemagne, le *Moniteur d'Alger*.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté AMANDA ; CHARLEMAGNE, accourant avec une boîte sous le bras.

CHARLEMAGNE. Me voilà, mes petits enfants ! je viens de voir tous les nouveaux arrivans.

BASTIDE. Ils ne font que de débarquer ?

CHARLEMAGNE. Oui, ils ont été retenus par des formalités, la Douane, je ne sais quoi... cinquante-trois passagers.

AGLAÉ, étourdi. Est-ce tous hommes ?

CHARLEMAGNE. Tant mâles que femelles, sans compter chiens, chats, enfans et perruches.

ROSAMONDE. Encore des femmes !

CHARLEMAGNE. Il n'y a jamais assez de fem-

mes... la culture de l'espèce est très importante pour peupler la colonie... Semez des femmes, il viendra des hommes.

ROSAMONDE, avec sentiment. Qu'est-ce qu'elles viennent faire, ces malheureuses?... des brodequins?..

CHARLEMAGNE. Les unes viennent pour faire leurs maris, d'autres pour en chercher... On dit qu'il y a un très riche anglais, d'une laideur invraisemblable... Elle a pensé que dans une colonie elle pourrait se placer... Les autres sont des voyageurs curieux... des industriels... On cite les fondateurs d'une société en com mandite pour la fabrication et l'exportation des pastilles du sérail.

ROSE. Laissez-moi donc tranquille.

MIMI, haussant les épaules. Il n'y a rien comme Alger, pour les châteaux en Espagne.

CHARLEMAGNE. Qu'est-ce qui dit du mal d'Alger... de ma colonie, de ma bien-aimée colonie!..

Aux du vaudeville de l'Érétier.

Alger, c'est le vrai Champ d'Asile
De tous les hommes méconnus,
Du talent que l'envie exile,
Et des victimes des abus...
Ils y sont toujours bien reçus!
Tout-à-tour on y voit paraître
Écrivain, notaire ou banquier;
Les uns pour se faire connaître,
D'autres pour se faire oublier.

Aussi, la population marche... et nous réussirons... Les autorités ont commencé à me rendre justice... j'ai enfin une place!

Tous. Bah! une place!

CHARLEMAGNE. Oui, mes enfants, le facteur de ce quartier est tombé malade... on m'a proposé de le remplacer momentanément... L'état de facteur est une humble position!.. Ce n'est pas encore comme à Paris, où ces espèces d'hommes de lettres ont voiture... mais je ferai tout pour seconder le gouvernement! Et qu'est-ce que vous aller me donner, si je vous remets des lettres?

TOUTES. Vous en avez?... vous en avez?... Donnez donc!

CHARLEMAGNE. Un moment, mes petites poules, n'abrutissez pas un fonctionnaire public.

(Fouillant dans sa boîte.)

AMANDA. J'ai aperçu mon nom.

CHARLEMAGNE. Ce n'est pas cela... M. Purgéon, marchand de moutarde blanche, grande rue... (Prenant une autre lettre.) Du fillage, fabricant de pommes de terre frites... ça n'est pas encore ça... (Prenant une troisième lettre.) Ah! M^{lle} Rosamonde, marchande de modes.

ROSAMONDE. C'est d'Auguste... Quel bonheur! il m'envoie sans doute les 200 francs qu'il m'a promis.

(Elle décrochète la lettre; les autres l'entourent.)

CHARLEMAGNE, continuant la distribution, avec étonnement. M. Félix!

FÉLIX. Eh ben! c'est moi...

CHARLEMAGNE, relisant. Comment, Félix, libraire et débitant de galette.

FÉLIX. Vous savez bien que j'avais pris un cabinet littéraire.

CHARLEMAGNE. Bien, bien... M. Cruchon Tortoni...

(Il leur donne à chacun une lettre.)

ROSAMONDE, qui a lu sa lettre. Ah! quelle horreur! je me trouve mal.

AMANDA. Est-ce qu'il est mort, ton M. Auguste?

ROSAMONDE. Eh! non, bête... puisqu'il m'écrit!.. Mais, voyez comme les monstres d'hommes sont peu délicats! (Elle lit.) « Ma Rosamonde, « je ne te ferai pas l'injure de t'envoyer de l'or; « je sais que tu méprises ce vil métal, et, d'ail- « leurs, je n'en ai pas... Je t'envoie un tissu de « mes cheveux, c'est le seul bien qui me reste.»

MARIETTE, timidement. Monsieur, est-ce que vous n'avez rien pour moi?

CHARLEMAGNE, la regardant. Pour vous?... Comment donc, votre nom?... Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue!

MARIETTE. Oui, oui... je suis restée trois semaines à veiller près de ma mère... Mariette Dubois...

CHARLEMAGNE. Ah! oui, voilà une lettre de Toulouse.

MARIETTE. Oh! donnez, donnez vite. (A part.) C'est de lui, c'est de mon oncle!

CHARLEMAGNE, à part. Diable! mais voilà un minois!.. Si M. Abdalla pouvait la voir!

MARIETTE, qui a ouvert et lu la lettre. Qu'ai-je vu?... grands dieux! Il n'enverra rien pour ma mère, et nous sommes sans ressource; mais on m'a parlé de M. le commissaire de la marine... peut-être ne me refusera-t-il pas la grâce que je lui demanderai.

(Elle sort vivement par la gauche.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté MARIETTE.

CHARLEMAGNE. Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc?... elle ne me remercie seulement pas.

ROSAMONDE. Ah ça!.. je vous paierai cela sur les fonds que je dois recevoir, vous savez?..

CHARLEMAGNE. Ah! oui, chez le seigneur Abdalla, vous y viendrez ce soir?... Et vous aussi?

MIMI. Certainement?... (A une autre.) Toi, aussi, n'est-ce pas?

AGLÉ. Tiens!.. Sera-t-il revenu?

CHARLEMAGNE, s'approchant. Vous savez, ma petite Provençale, que le seigneur Abdalla compte sur vous?

CADICHE, bas, en montrant Bastide. Silence! n'éventez pas la mèche.

TORTONI, bas, à Bastide. Voyez-vous!.. elles parlent encore de ce chien d'Abdalla... Prenez-garde à votre future...

BASTIDE. Comment? j'espère bien que Cadiche m'est fidèle...

TORTONI. Croyez ça, et buvez du coco !
BASTIDE. Qu'est-ce qu'il dit donc, le cocotier?..

FÉLIX, bas. Si vous voulez m'en croire, emmenez-la de ce pays-ci le plus tôt possible.

TORTONI. Nous aurons l'honneur de causer avec vous... plus tard... pas devant elles...

BASTIDE. Bah ! Suffit !.. Oh ! par la sainte-barbe !

(Pendant ce dialogue, les petites femmes font un groupe et se parlent bas, en se recommandant par signes de ne rien dire, à cause des hommes.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AMANDA.

AMANDA, entrant tout égarée. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !.. Mesdemoiselles, vous ne savez pas l'événement ?

TOUS. Non !

AMANDA. Nous ne nous étions pas trompées... c'était la fusillade que nous avons entendue... Il y a eu un combat.

TOUS. Vraiment ?

CHARLEMAGNE. Oui, le seigneur Abdalla était allé faire une petite course depuis trois jours... ce matin, plusieurs kabyles, qui l'ont vu avec des Français, l'ont attaqué... Alors, il aperçoit une sentinelle... et, heureusement, il a poussé un cri perçant...

FÉLIX. En qualité de musulman, il n'en pouvait pas pousser d'autre.

CHARLEMAGNE. Et il s'est sauvé !

AMANDA. Oui, oui, son bateau l'a ramené !..

CHARLEMAGNE. Ah ! quel bonheur !

CADICHE. Ah ! ce pauvre garçon... ça m'aurait fait bien de la peine !

BASTIDE, de mauvaise humeur. Ah ça !.. vous dites Abdalla... Quelle bête est cela ?

AMANDA, sèchement. Il est de la même espèce que vous !

CADICHE. Excepté qu'il est Turc... et qu'il parle français comme vous et moi...

ROSAMONDE. Un homme charmant !

FÉLIX, à Bastide. Voyez-vous quel intérêt elles y prennent ?

TORTONI, à Bastide. Figurez-vous, Monsieur... (Il lui parle bas.)

BASTIDE, furieux, à mi-voix. Mille sabords !.. Et Cadiche le connaît ?..

CADICHE. Eh ! certainement...

AGLAURE. Et moi aussi !

TOUTES LES AUTRES. Et moi aussi !..

TORTONI. Eh bien ! nous, des gens établis... nous ne le connaissons que par les bruits affreux qui circulent sur son compte.

FÉLIX. On a cru un moment que c'était le sultan Mahmoud, qui était une espèce de dandy parisien dans son genre, et qui était ressuscité... mais ça ne s'est pas confirmé...

TORTONI, avec mystère. Il est ici dans les intérêts du bey de Constantine... Il a, dit-on, des diamans plus gros que ma tête... des tonneaux d'or en poudre... et il fait une poussière !..

FÉLIX. L'or en poudre, ça ne serait rien : le pays en produit !.. mais il est couvert de billets de banque de Paris et de Londres.

BASTIDE. Eh ben ! n' faut pas tant chercher : c'est un espion !

FÉLIX et TORTONI, criant. Oui, oui, c'est un espion !

CHARLEMAGNE. Oh ! oh ! Messieurs et amis, calmons-nous !.. Il y a ici un procureur du roi qui vous ferait un bon petit procès en calomnie...

TORTONI. Enfin, bien certainement, c'est une canaille !

CHARLEMAGNE. Silence ! respectez un personnage qui vous est inconnu... profanes ! Le voilà, le voilà !

(On voit une barque s'arrêter au fond, Abdalla en descend ; il paie le batelier.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ABDALLA, descendant la scène.

CHARLEMAGNE, le saluant à la turque. Sala-malek !

TOUS. Allah !

CHARLEMAGNE. Vous voyez vos esclaves qui se réjouissent de ce que le prophète...

BASTIDE. Dites donc, ses esclaves !

CHARLEMAGNE. Langage figuré, mon cher. En ma qualité d'orientaliste...

ABDALLA. Bonjour, bonjour, mes belles !.. Vrai Dieu ! les bouris de Mahomet ne sont pas plus séduisantes !

(Il leur frappe sur la joue.)

BASTIDE, attirant brusquement Cadiche, à lui. Passons un peu de côté.

ABDALLA, lorgnant Cadiche. Oui, toutes sont charmantes...

TORTONI, aux autres. Eh bien ! il ne se gêne pas !

ABDALLA. Mais ce n'est pas encore là tout ce qu'il me faut.

TORTONI, aux autres. Hein ?.. il n'en a pas assez pour former son harem ?.. Il a une horrible figure...

BASTIDE. Dites donc, M. le Turc, est-ce que dans votre pays on lorgne comme ça les femmes au nez des individus ?

CADICHE. Tais-toi donc !

ABDALLA, insolemment. Qui vous a dit, mon ami, que je fusse un Turc ?..

FÉLIX. Quand on ne veut pas être soupçonné, on dit qui on est.

TORTONI. De quel pays on vient.

BASTIDE. Pourquoi on est venu !

ABDALLA. Qui je suis ?.. Tout le monde ne m'appelle-t-il pas Abdalla ?.. Mon pays ?.. Oh ! c'est un des plus beaux entre tous ceux de l'Orient et de l'Occident... Ce que je suis venu faire à Alger ?.. Ce qui me plaît !.. Si l'on vous interroge là-dessus, répondez que je suis tout simplement citoyen d'Alger, et que je suis fier de ma nouvelle patrie.

AM :
 Oui, malgré tout ce que l'on dira,
 C'est pour la France une noble conquête,
 Le malheur de plus d'une défaite
 S'effacera
 Devant ce succès-là.

Grace à nous, désormais,
 Change de nom, mer inhospitalière.
 Vous, peuples de la terre,
 Voguez en paix
 Sur ce beau lac français.

Vieil Alger, je crois à ton destin,
 Marseille est là, comme une cœur chérie,
 Et Paris veut que son industrie
 Féconde enfin,
 Le rivage africain.

D'Alger
 Jusqu'à Tanger,
 Je vois déjà des routes en bitume,
 Partout le gaz s'allume,
 Et le désert
 A son chemin de fer.

Aux lois, l'Arabe qui se soumet,
 Le verre en main, fait du libéralisme;
 Le champagne éteint le fanatisme,
 Et le bordeaux détrône Mahomet.

Bientôt, nous verrons tous,
 Comme à Paris, tricycle et citadine,
 De Bône à Constantine,
 En omnibus on ira pour six sous.

Pour les arts, quel sujet noble et beau,
 Que d'illustrer la rive où fut Carthage!
 Notre armée a des droits au partage...
 Elle, sa gloire... et Vernet, son pinceau.

Portons la liberté
 Sur cette plage où Regnard fut esclave.
 Ce pays neuf et brave,
 Est un enfant par la France adopté!

Pour la paix, c'est un vaste bazar,
 Un sûr abri s'il vient des jours d'alarmes.
 Pour la paix, le commerce et les armes,
 Ah! gardons bien cet autre Gibraltar!

Le sol de ces climats
 Sera pour nous une terre féconde,
 Car ce coin du vieux monde
 Est arrosé du sang de nos soldats!..

Mais, malgré tout ce que l'on dira,
 C'est pour la France une noble conquête!
 Le malheur de plus d'une défaite
 S'effacera
 Devant ce succès-là.

BASTIDE. Il parle politique! Bien sûr, c'est un espion!

TORTONI. Un envoyé du sultan!

FÉLIX. C'est Abd-el-Kader!.. Dites donc, il faut aller en parler au commissaire de police.

LES AUTRES. Oui, oui.

TORTONI. Et moi au valet de chambre du gouverneur-général.

ABDALLA. Vous parlez du gouverneur-général... Je dine demain avec lui, et si vous avez besoin de ma protection... (Parlant aux femmes.) Ah! ça! n'oubliez pas ce que vous m'avez promis...

Acte : Allons bien vite.

Adieu, mes belles,
 Jusqu'au revoir;
 Soyez fidèles,
 C'est pour ce soir.

TOUTES.

Oui, Mesd'moiselles,
 C'est convenu;
 Nous somm's fidèles,
 C'est not' vertu.

(Elles sortent.)

TORTONI. Ce qu'elles lui ont promis!.. (S'approchant d'Abdalla.) Turc!..

ABDALLA, froidement. Eh bien?

TORTONI. Je ne vous dis que ça... Turc!.. Suivez-moi, vous autres.

(Il sort avec Baptiste et Félix.)

SCÈNE X.

ABDALLA, CHARLEMAGNE.

ABDALLA. Ces pauvres gens!.. J'excite leur jalousie... et s'ils savaient... Mais, dites-moi, quelles nouvelles?

CHARLEMAGNE. Pas la moindre des moindres.

ABDALLA. Je n'ai pas été plus heureux de mon côté; j'espérais vainement trouver dans les femmes arabes ce type de beauté que je rêve depuis si long-temps!.. ce matin, j'ai été surpris par un parti de bédouins errans...

CHARLEMAGNE. Je sais, je sais... Ces indigènes ont voulu se livrer à la mauvaise habitude qu'ils ont contractée de vous priver de votre tête, comme si on en avait de rechange.

ABDALLA. Par bonheur des zoaves qui étaient en reconnaissance sont arrivés fort à propos...

CHARLEMAGNE. Pour mériter la vôtre...

ABDALLA. Ainsi, nous n'avons pu rencontrer une jolie figure qui contraste avec toutes celles que je connais?

CHARLEMAGNE. Cela m'a été impossible... et cependant j'ai parcouru vainement toutes mes anciennes propriétés.

ABDALLA, qui ne l'écoute point. Et cependant, derrière ces sombres murailles, sous ces voiles qui cachent toutes leurs femmes à mes yeux, elle existe sans doute!..

CHARLEMAGNE. Mais, vous ne m'écoutez pas... vous êtes encore ému. Je crois que pour vous remettre... nous ferions bien de prendre quelque chose.

ABDALLA. Oui, entrons chez Ben-Omar... on nous servira des rafraîchissements.

CHARLEMAGNE. Pour vous, je préférerais des côtelettes de chameau, ou un bifteck de dromadaire, des œufs sur le plat, des œufs d'autruche, quelque chose de solide pour vous remonter...

ABDALLA. Qu'à cela me tiennent! (Regardant en dehors.) Eh! mais, que vois-je?

CHARLEMAGNE. Quoi donc?

ABDALLA. La voilà, oui! voilà les traits que je devinais... que je cherchais... Elle vient de ce côté, Oh! si elle voulait consentir... Mon cher ami, connaissez-vous cette jeune personne?

CHARLEMAGNE. Voyons... Pouh!... n'y comptez pas!.. En effet, vous n'avez pu la voir: elle ne sort que depuis deux jours... Sa mère était malade, mais cette jeune fille est la vertu, la sagesse; d'une modestie, enfin, très collet monté.

ABDALLA. N'importe...vous allez me dire son nom, son adresse... Entrons-là, on nous servira en dehors... Oh! elle est charmante!

(Ils entrent dans le café; en même temps Mariette est arrivée en scène du côté opposé.)

SCÈNE XI.

MARIETTE, triste et affligée; puis **ABDALLA** et **CHARLEMAGNE**.

MARIETTE. Impossible de rien obtenir... sans l'argent nécessaire... Ils demandent tous de l'argent, et nous ne possédons rien. Comment faire? Je ne connais personne à Alger, personne que ce pauvre Quentin; il ne peut pas même me donner un bon conseil, car sa compagnie parcourt la plaine pour protéger les colons contre les Arabes. (Bruit de tambours au dehors.) Mais ce bruit... Ah! s'il revenait...

(Elle va au fond.)

ABDALLA, entrant avec Charlemagne. Un garçon les sert. Derrière le rideau de cette tente, nous serons à merveille pour tout observer.

CHARLEMAGNE. Oui, en prenant quelque chose... on n'a pas l'air...

(Ils referment le rideau, et pendant la scène qui suit, Abdalla l'ouvre de temps en temps pour observer en silence; on voit Charlemagne dévorer.)

MARIETTE, au fond. Des troupes s'arrêtent devant la Casaba... c'est l'uniforme de son régiment... Un soldat accourt de ce côté... c'est lui, c'est ce pauvre Quentin!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, QUENTIN.

QUENTIN, la figure noire par la poudre. Oui, Mamzelle, c'est moi... brillant de gloire et de beauté!

MARIETTE. Et tu es tout noir, mon pauvre garçon!

QUENTIN. C'est précisément là la beauté... Imaginez-vous que je viens d'assister à un combat sanglant... j'ai sauvé un bey, un émir, un sultan, je ne sais pas au juste, vu que la fumée m'aveu-

glait... mais il paraît que je me suis conduit comme un dieu... et sachant que le guerrier plaît aux belles, j'ai voulu me présenter à vous, couvert de gloire et de poudre à canon... Maintenant que je vous ai séduite, je vais m'essayer la figure.

MARIETTE. Et, sans doute, on te récompensera de ta belle conduite.

QUENTIN. On m'a récompensé! Tel que vous me voyez, je suis été promu aux sardines de caporal!

MARIETTE, tristement. Ah! tant mieux!

QUENTIN. Comme vous dites ça?... Savez-vous que vous n'avez pas du tout l'air d'être fanatique de mes exploits... (Sérieusement.) Mamzelle Mariette, depuis quelque temps, vous avez l'air tout chose! Est-ce qu'il y aurait quelqu'un dans le civil qui vous aurait donné des idées?

MARIETTE. Ah!

QUENTIN. C'est que, je vous en prévient, le duel a beau être défendu, je serais forcé de l'immoler... (A part.) Tiens!.. j'ai vu un nez derrière ce rideau!..

MARIETTE. Tu es jaloux, Quentin... Eh bien! tant mieux, cela prouve que tu m'aimes.

QUENTIN. Je préfère ce langage... (A part.) C'est drôle! je viens de revoir le même nez.

MARIETTE. Mais si quelque soupçon venait jamais te troubler la tête... interroge-moi, je te dirai toujours la vérité.

QUENTIN. Mariette, vous êtes une vraie française!

MARIETTE. Adieu, je vais rejoindre ma mère... car j'ai un grand malheur à lui apprendre.

QUENTIN. Un malheur! qui est-ce qui ose vous occasionner des malheurs? (Avec un geste menaçant.) Par ma gloire!

MARIETTE. Tu sais, Quentin, que ma mère était venue fonder à Alger un établissement qui n'a pas réussi.

QUENTIN. Si je le sais! N'est-ce donc pas pour vous suivre que j'ai changé ma casquette de loutre contre un turban en colonnade, et que j'ai dit au ministère de la guerre:

A la : Bouton de rose.

Dans les zoaves,

Je veux partir!.. et rien de plus.

Faites de moi, des choux, des raves,

Mais que j'la r'voie; et j'fus inclus

Dans les zoaves!

MARIETTE. Eh bien! voyant ma mère souffrante, et mon travail ne pouvant nous suffire, j'avais écrit à un oncle que j'ai en France...

QUENTIN. Je le connais... il devrait habiter ces climats, car il est diablement arabe.

MARIETTE. Voici la réponse que j'en ai reçue aujourd'hui.

(Elle lui donne une lettre.)

QUENTIN, lisant. « Si par le premier paquebot » ma nièce et ma sœur ne sont pas de retour » en France de la colonie où elles sont allées » malgré ma volonté, qu'elles ne comptent plus » sur moi! » Eh bien! c'est court au moins... Pékin, va!..

MARIETTE. Hélas! tu conçois que, d'après cela, je voudrais partir, quitter ce pays, où nous n'aurions jamais dû venir!..

QUENTIN. Comment, partir! quand je reste en Alger, moi?.. Ah! Mariette, vous déchirez mon cœur de zoave!..

MARIETTE. Il le faut, mon ami, pour conserver à ma mère la seule ressource qui lui reste... Mais une fois en France, je t'y attendrai, Quentin!.. je t'y attendrai toujours, car je t'aime, et tu as ma foi!

QUENTIN. Oh! paroles de miel! Tu m'aimes, vous m'aimez; vous êtes bien décidée à me rester fidèle?

MARIETTE. Oh! toujours!

QUENTIN, à part, regardant du côté du rideau. Que diable est-ce que c'est que ce nez?

MARIETTE. Mais pour notre passage, il faut une somme bien considérable... et où la trouver?..

QUENTIN, s'est approché du rideau, et Abdalla l'a fermé aussitôt, à part. C'est un Turc.

MARIETTE. Qu'as-tu donc?

QUENTIN. Rien... Je dis que c'est les Turcs qui en ont de l'argent!

MARIETTE, étonné. Les Turcs!

(Roulement au dehors.)

QUENTIN. Je n'ai pas le temps de m'expliquer plus clairement... voilà le roulement qui m'annonce qu'on défait les faisceaux... Je vole au champ d'honneur, mais, dans un moment, je reviens pour vous interroger, et souvenez-vous que vous m'avez promis de me dire la vérité... (Second roulement.) On y va! on y va! (A part, en sortant.) Scélérat de nez, je saurai à qui tu appartiens.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XIII.

MARIETTE; puis ABDALLA, CHARLEMAGNE, dans le café.

MARIETTE. Est-il devenu fou?.. Je ne comprends rien à ses paroles!.. Revenons chez ma mère. Mais comment lui rendre l'espoir, car de l'argent... ou des protections, qui donc maintenant pourrait les obtenir pour nous?

ABDALLA, paraissant. Moi, Mademoiselle!

MARIETTE, jetant un cri. Ah!

(Elle va pour s'éloigner.)

ABDALLA, la retenant. De grâce, de meurez un instant; je vous le répète, tout ce que vous désirez pour retourner en France, je puis vous le faire obtenir.

MARIETTE. Vous, Monsieur, mais qui donc êtes-vous?

ABDALLA. On me nomme Abdalla.

MARIETTE. Quoi! le seigneur Abdalla! celui dont l'existence mystérieuse est, dit-on, l'effroi de toutes les Françaises?..

ABDALLA. Lui-même; mais c'est à tort...

MARIETTE. Laissez-moi, Monsieur! laissez-moi...

ABDALLA. Vous refusez mes services? Vous ne pensez donc pas aux malheurs de votre mère? Eh bien! je sollicite l'honneur de m'adresser à elle-même. Vous voyez bien qu'aucune pensée offensante n'est au fond de mon cœur.

MARIETTE. Mais quel motif peut donc vous engager à nous protéger, nous qui vous sommes inconnues?

ABDALLA. Un motif intéressé: vous pouvez me rendre un grand service.

MARIETTE. Moi! pauvre jeune fille...

ABDALLA. Vous même... et il n'y a que vous seule!..

MARIETTE. Qu'est-ce donc, mon Dieu?

ABDALLA. Ce que c'est? je le dirai à votre mère!

(Ici on voit Quentin paraître au fond; en apercevant Mariette, il se cache.)

MARIETTE, à elle-même. Ma mère! Pent-être cette fatale nouvelle la ferait-elle mourir? Haut, et avec résolution.) Eh bien! Monsieur... je saurai bientôt si vous espérez abuser de mon malheur, ou si vous voulez bien être notre sauveur. Conduisez-moi chez ma mère.

(Ils sortent vivement ensemble. La nuit commence.)

SCÈNE XIV.

QUENTIN, seul, arrivant au moment où Abdalla sort avec Mariette.

Qu'ai-je vu? elle avec lui, lui avec elle! Elle se promène dans les rues avec un Turc... un Turc!.. un pacha... un bacha ou un rajah!.. elle lui donne le bras... elle lui parle... Ah! mon sang de zoave fermente dans mes veines comme du vin d'Orléans, ma patrie!.. (hanteant de ton.) Mais que j'suis bête!.. oh! oui, je suis bien bête! La voilà qui entre chez sa mère. C'est sans doute quelque juif, ce Turc? et ces pauvres femmes vont lui vendre leurs bijoux, des restes de leur magasin, des bonnets, des bas et autres objets de luxe, pour contenter la rapacité de la vapeur... Oh! pardon, pardon, amour de femme! Je ne suis qu'un crétin, une tête de bois. Non, Quentin, tu n'es pas fait pour être aimé des femmes, ni pour commander aux hommes, et tu viens d'être nommé caporal! (Il va pour sortir, et s'arrête.) Mais qui donc vient de ce côté? Sont-ce des indigènes ou des Européens?..

SCÈNE XV.

QUENTIN, BASTIDE, TORTONI, FÉLIX.

(La nuit vient.)

TORTONI, FÉLIX, BASTIDE.

Air: Garde à vous.

Guettons-les,
Ces beautés infidèles;
Mais en veillant sur elles,

Pas de bruits indiscrets ;
Guettons-les !

Pour surprendre les belles ,
Dames ou demoiselles ,
Il faut être discrets ,
Guettons-les.

QUENTIN. Qui vive ?

(La musique continue à l'orchestre.)

TOUS TROIS: Aians jaloux !

QUENTIN. Alors, aians stupides.

TORTONI. Qu'est-ce que tu dis, zoave ? Tiens, mais c'est Quentin !

QUENTIN. Oui, et je dis que la jalousie est une horrible bêtise.

TORTONI. On a fait des cancons ; nous voulons savoir à quoi nous en tenir, et nous sommes là avec un brave garçon qui soupçonne sa future.

BASTIDE, bas. Ne me nommez pas. Je ne veux pas l'empêcher, mais seulement avoir la preuve.

FÉLIX. Silence ! Les voilà , je crois !.. Voyez-vous, nous croyons que ces dames...

(Il parle bas à Quentin.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CADICHE, paraissant ; puis AMANDA, LUCRÈCE, AGLAURE.

CADICHE, à mi-voix. Je suis parvenue à quitter Bastide... Heureusement il est de quart cette nuit sur son vaisseau.

BASTIDE, à part. Oui, comptez là-dessus !..

CADICHE et AMANDA, LUCRÈCE, AGLAURE, paraissant avec mystère.

Même air.

Pas de bruit,
Avançons en silence ;
Il faut de la prudence,
Surtout quand il fait nuit ;
Pas de bruit.

Malgré notre innocence,
Craignons la médisance...
On risque tant la nuit ;
Pas de bruit.

QUENTIN, d'une voix étouffée. Qui vive ?
CADICHE. Ah ! nous sommes des femmes libres...

AGLAURE. D'aller où nous voudrons, ce n'est pas une heure indue !..

TORTONI, avec aplomb. Nous sommes gardes municipaux. Où allez-vous ?

LUCRÈCE. Chez Abdalla !

(Elle passe en faisant la révérence.)

AGLAURE et AMANDA. Chez Abdalla !..

(Elles passent.)

CADICHE, d'un ton tragique. Chez Abdalla !

(Elle passe de même.)

(Toutes quatre sortent.)

SCÈNE XVII.

QUENTIN, BASTIDE, TORTONI, FÉLIX.

TORTONI, stupéfait. Chez Abdalla ! Nous y sommes !..

QUENTIN. Vous y êtes ?.. (Leur prenant les mains. Croyez que je prends bien part, quoique vous soyez dans le civil...)

TORTONI. Merci, merci, zoave ; mais attendez donc, en voilà encore une !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MARIETTE, sortant de la maison de sa mère et traversant la scène.

FINAL.

AIR : Musique nouvelle de M. Tavernier.

MARIETTE.

Je n'entends rien, la nuit est sombre ;
Nul ne pourra me voir ici,
Prudemment, avançons dans l'ombre.

QUENTIN.

Qui vive ?

MARIETTE.

O Dieu ! c'est lui.

(Il la reconnaît.)

QUENTIN, la prenant par le bras. Vous m'avez promis, Mamzelle, de me dire la vérité.

MARIETTE, à part. (Parlé.) Oh ! mon Dieu ! il va me croire coupable !

QUENTIN. Eh bien ? eh bien ?

MARIETTE. (Parlé.) Eh bien ! j'allais...

QUENTIN. (Parlé.) Où alliez-vous ?

MARIETTE, se remettant. Je vous le dirai sans crainte... Je vais...

QUENTIN. Où ça ?

MARIETTE. Chez Abdalla !

(Il reste stupéfait ; pendant ce temps, elle s'éloigne rapidement.)

TOUS.

Chez Abdalla ! chez Abdalla !

Quel est donc ce mystère ?

QUENTIN.

Chez Abdalla ! j'y suis vraiment,

J'y suis comme eux, stupide amant !

Même il me semble qu'un croissant

Pousse à l'instant

Sous mon turban !

Mort au forban.

TOUS ENSEMBLE, se prenant les mains comme des conspirateurs.

On nous trompe, on nous abuse !

Qu'il tremble, ce musulman-là !

Ou par la force, ou par la ruse,

Il faut entrer chez Abdalla !..

Chez Abdalla !

Chez Abdalla !

(Ils sortent. La toile baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison d'Abdalla. — Petite décoration de deux plans de profondeur. Portes à droite et à gauche ; le fond est fermé, au deuxième plan, par un grand rideau vert, ou une tenture, ou une ferme de la largeur du théâtre. — Un chevalet à gauche du spectateur, sur le devant.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, MARIETTE est assise au milieu, un peu vers la droite ; elle est placée dans l'attitude d'une femme qui pose devant un peintre ; son chapeau est sur une chaise, près de la porte de gauche. PAUL GUIBERT, du même côté, dessine. Il est vêtu en costume de négligé d'artiste : petite redingote de velours, toque élégante.

PAUL GUIBERT. Vous voyez bien, ma belle, que je ne suis pas un Turc.

MARIETTE, riant. Moi, qui avais peur de ce vilain personnage qui a une si mauvaise réputation... Ce terrible Abdalla !..

PAUL GUIBERT. Je suis Français comme vous, né à Paris... mais le ciel m'a prédestiné au genre oriental... Car je vins au monde dans le passage du Caire ; mes parents tenaient le magasin de nouveautés des *Trois Sultanes*, et, par goût, j'habite la rue de Navarin... C'est la mode, maintenant, de se donner un air étranger et même étrange !

AIR :

D'un Turc, j'ai le langage,
Le calme d'un saxon,
Les cheveux d'un sauvage,
La barbe d'un huron.
Parfois, de l'Angleterre,
J'imité les dandys...
Vous voyez bien, ma chère,
Que je suis de Paris.

Dans mes courses d'artiste,
De climats j'ai changé,
Longue en serait la liste !..
Mais plus je voyageai
Sur la terre étrangère,
Plus j'aimai mon pays !..
Vous voyez bien, ma chère,
Que je suis de Paris.

A Londres, où je suis allé, un vieux et riche pair d'Angleterre, ancien habitant des Grandes-Indes, et regrettant de ne plus avoir un harem en nature, a voulu, de moins, en avoir un en peinture... Il a payé les frais de mon voyage et m'a commandé un tableau immense, d'un prix considérable, et représentant le harem d'Abd-el-Kader... Arrivé en Afrique, j'en ai adopté le costume et les mœurs... Mes amis, en dînant chez le gouverneur, m'ont donné le nom d'Abdalla... et il m'est resté !.. Voilà un des chapitres de mon histoire, que je n'ai pas eu le temps de conter à votre mère... Il me fallait une figure charmante, que je cherchais partout... et j'ai

trouvé la vôtre !.. Quel regard ravissant ! quelle délicieuse expression de figure !..

MARIETTE, gentiment. Ah ! Monsieur... n'oubliez pas...

PAUL GUIBERT. Nos conditions ? C'est juste ! pas un mot qui puisse alarmer votre sagesse !.. mais je parle de mon dessin...

MARIETTE. A la bonne heure...

PAUL GUIBERT. Car fussiez vous belle comme toutes les Vénus de la terre, je ne vous aimerais pas... parce que je n'aime que mon art... et une jeune personne blonde, que je dois épouser à Paris, aussitôt que j'aurai fini le tableau qui m'occupe.

MARIETTE. Oh ! alors, comme cela... je crois que je puis ajouter foi...

PAUL GUIBERT. Si vous saviez ce que c'est que d'avoir le cœur et l'esprit tout plein de l'être dont on attend tout le bonheur de sa vie !..

MARIETTE. Oh ! mais, je le sais bien, allez !..

PAUL GUIBERT, riant. Oui ?.. Voilà de la française !.. Vous aimez aussi... et vous êtes loin de l'objet ?

MARIETTE. Non, il est à Alger.

PAUL GUIBERT. Ah ! vous êtes plus avancée que moi !

MARIETTE. Hélas ! cela ne sert qu'à me rendre plus à plaindre !.. Un bon garçon que j'aimais depuis l'enfance... Il avait été élevé près de moi, à Toulouse... nos parents étaient voisins...

PAUL GUIBERT. A Toulouse ?

MARIETTE. Quand ma mère eut la malheureuse pensée de venir ici, il me jura qu'il ne pourrait supporter mon absence, et il s'est engagé pour venir me voir...

PAUL GUIBERT. Une visite qui lui a coûté sa liberté ! Voilà de l'attachement !..

MARIETTE. Et maintenant, pour comble de chagrin, nous serons obligées de partir, de retourner en France, et nous n'avons pas les moyens de payer notre voyage... Il faudra le faire, pourtant, me séparer de ce pauvre garçon ; car si nous ne sommes pas de retour à Toulouse avant le mois prochain, ma mère sera dépouillée de ce qu'elle a droit d'attendre de son frère, Joseph Guibert, qui va peut-être se remarier...

PAUL GUIBERT, très surpris. Comment, vous seriez la nièce de M. Joseph Guibert, de Toulouse ?

MARIETTE. Un ancien marchand de tableaux.

PAUL GUIBERT. Parbleu ! (A part.) Voilà une singulière rencontre !.. Il y a de ces rapprochemens...

MARIETTE. Est-ce que vous connaissez ce

vieil original ? C'est mon oncle !.. et il me cause bien du chagrin !

PAUL GUIBERT. Plus tard, je vous dirai... Sachez seulement que vous venez d'acquérir un titre de plus à mon intérêt, à mon dévouement l...

MARIETTE. C'est possible... je vous en remercie... Mais, tenez, quand je pense à tout cela, j'ai l'envie de pleurer qu...

PAUL GUIBERT. Allons, du courage ! ne nous attendrissons pas, et reprenons une figure riante.

MARIETTE. Est-ce que vous allez me garder long-temps comme cela ? Que voulez-vous donc faire de moi encore ?

PAUL GUIBERT. Un peu de patience... Je vous ai demandé deux heures... il n'y en a pas encore une que vous êtes ici... Je vais savoir si ce que j'attends est préparé... (Appelant.) Charlemagne ! Charlemagne !..

CHARLEMAGNE, dans la coulisse. Me voilà, Monsieur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE. Il est couvert d'une peau de lion ; il ne lui manque que la tête.

PAUL GUIBERT. Arrivez donc, mon cher.

CHARLEMAGNE. Pardon, mais j'étais à ma toilette!..

MARIETTE. Ah ! mon Dieu !.. quelle horreur !..

CHARLEMAGNE. Elle ne me reconnaît pas.

MARIETTE. Si... vous êtes horrible... Je vous reconnais bien !

CHARLEMAGNE. Vous l'entendez, Monsieur... C'est pourtant peu agréable !

PAUL GUIBERT, riant. Parce que vous n'êtes pas au complet... C'est votre figure qui dépare... vous êtes disparate...
CHARLEMAGNE. Il est clair que comme cela je n'ai ni queue ni tête... j'allais les prendre!.. Elle ne comprend pas l'allégorie ! (Expliquant.) Je dois représenter un lion : Monsieur a pensé que mon physique prêterait... un lion apprivoisé qui mange dans la main de la sultane favorite... Dans le tableau, je dois être couché à vos pieds. (Avec mauderie.) Image de la force vaincue par les grâces !..

MARIETTE, riant. Comment, vous allez vous mettre à mes pieds ?

CHARLEMAGNE, avec un regard tendre. Position trop naturelle ! Voyez-vous... en Afrique, les lions remplacent les petits chiens de nos vieilles comtesses, qui redeviennent à la mode à Paris.

PAUL GUIBERT, riant. M. le Lion, vous parlez comme une pie !.. Ne perdons pas de temps ; Mademoiselle est pressée et moi aussi...

MARIETTE. Oh ! oui, car je suis sûre que ce pauvre Quentin me cherche... et il est si jaloux !..

PAUL GUIBERT. Tout ce que j'ai demandé est-il prêt ? Les modèles sont-ils arrivés ?..

CHARLEMAGNE, montrant la droite. Elles sont toutes là, ces petites sylphides ; j'en leur ai fait servir de la bière, des sorbets, des babas...

PAUL GUIBERT. Ma lemoïselle, ayez la complaisance de passer là-dedans, vous y trouverez une femme pour vous servir... On va vous donner un cachemire...

MARIETTE, se gendarmant. Comment, Monsieur, à moi ?..

PAUL GUIBERT. Cela ne tirera pas à conséquence.

CHARLEMAGNE. Charmante innocence ! elle craint le pouvoir d'un cachemire !.. Mais ne craignez rien !.. nous n'en donnons plus... C'était bon avant la conquête d'Alger.

PAUL GUIBERT. Un petit turban à mettre sur votre petite tête... un costume à essayer... Ne me refusez pas, je vous en prie ! Cela m'est absolument nécessaire.

CHARLEMAGNE, très galant. Souffrez que je vous conduise...

PAUL GUIBERT. Mademoiselle ira bien sans vous... Faites venir les autres.

Arr. du vaudrille des Gascons.

Allons, plus de célérité,
Tant de paroles
Sont frivoles.

CHARLEMAGNE.

C'est de la domesticité ;
Monsieur, ménages ma fert.

(A part, indigné.)

Je vou'ais être riche et grand,
Mais voyez quels revers uniques !
J'en suis réduit à prendre rang
Dans les animaux domestiques !

(Mariette sort par la gauche, Charlemagne par la droite.)

SCÈNE III.

PAUL GUIBERT, seul, un moment ; puis, CHARLEMAGNE et AMANDA.

TOUTES LES FEMMES, dans la coulisse. Ah ! ah ! ah !..

(Éclats de rire.)

PAUL GUIBERT. Mon pauvre modèle produit son effet au milieu de toutes ces femmes folles.

CHARLEMAGNE, entrant, poursuivi par Mimé qui lui donne des taes. Monsieur, Monsieur, faites donc finir votre coryphée du théâtre d'Alger... elle ne me fait que des agaceries !

AMANDA. Moi, vilain singe ?.. Fi donc ! vous me faites l'effet de l'orang-outang !

CHARLEMAGNE. Laissez donc, espjègle !.. Si j'étais dans mon naturel...

AMANDA. Je vous trouve amourcomme tout ! mais vous seriez au naturel du haut jusqu'en bas,

Que toute votre peau ne me tenterait pas !
On connaît son Tartuffe !

PAUL GUIBERT, qui s'est remis à dessiner. Ah ! M^{lle} Amanda... de la littérature !

AMANDA. Tiens, on connaît son grand trottoir... j'ai assez trotté pour ça... chez M. Saint-Aulaire, chez M. Genard... et à la banlieue ! On pinçait les soubrettes de comédie d'une manière un peu chouette !..

PAUL GUIBERT. Diable ! Et pourquoi n'avoir pas pris un engagement?..

AMANDA. Parce que j'ai fait la bêtise de faire connaissance avec un petit premier ténor qui sortait de chez Francoini, et qui devait gagner 4,300 francs par mois pour jouer les Duprez à Bar-sur-Aube ; il disait que j'avais de la voix, et que je pourrais tenir les Prévost et les Dorus, et rôles annexés. Mais voilà qu'en arrivant le directeur n'a pas voulu me distribuer Valentine dans les *Huguenots*, et nous avons rompu ; je leur-z-ai dit que c'étaient tous des panades, et je les ai plantés là.

PAUL GUIBERT. Et le petit Duprez de chez Francoini ?

AMANDA. Encore un joli sujet ! Il a été sifflé menu comme chair à pâté... parce qu'à Bar-sur-Aube ils sont très difficiles pour le grand opéra... et y'a-t-il pas e'te horreur qui avait mangé ses avances, qui a prétendu que la mère Dugazon était sa tante et qu'il était obligé de rester avec elle ! J'ai eu l'air de donner là-dedans, et j'ai dit : Bonsoir, portez-vous bien !

PAUL GUIBERT. Et comment êtes-vous venue ici ?

AMANDA. C'est ces farceurs de correspondants qui ont voulu m'envoyer à Alger... Encore un fameux cabotinage !.. On dit qu'il va y avoir des actionnaires... Mais s'il n'en vient pas bien vite, un de ces jours, quand ça se trouvera, je ferai demi-tour à droite, et je reviens à Paris... Il n'y a que ce pays là pour les artistes... Je connais un monsieur blond qui sera régisseur de l'Océan, et qui m'a promis un engagement.

PAUL GUIBERT. Oh ! oh ! alors, vous ferez votre chemin.

AMANDA. Tiens ! comme les autres !.. Une fois là... on dit que M^{lle} Rachel ne restera pas aux Français... eh ben ! je changerai d'emploi, et allez donc ! il faudra bien que ça marche !.. On dit aussi que M^{lle} Léontine ne restera pas à la Galité... Oh ! je ne serai pas embarrassée !..

Acte : Une robe légère.

Sans la débin' légère
Qui m' fait tout oublier,
Je n' serais pas, j'espère,
Modèle d' atelier !
Mes principes, qu'on r'nomme,
Vous l' font bien supposer...
Vous êtes le premier homme
Qui m'aura fait poser.

PAUL GUIBERT. J'en suis persuadé... mais je n'en abuserai pas ; c'est aujourd'hui notre dernière séance.

AMANDA. Tant mieux ! ça ne m'amuserait pas d'être tous les jours avec ces chipies qui sont là-dedans... Les voilà... Je m'en vas me mettre

en costume !.. Comment que vous me mettez, moi ?

SCENE IV.

PAUL GUIBERT, TOUTES LES AUTRES, CHARLEMAGNE.

Acte : Le sultan Mysapouf.

Bonjour, mon p'tit sultan,
Êtes-vous toujours bien portant
Et content ?
Vous avez, vraiment,
Des excellentes glaces,
Nous vous reudons des grâces,
Vraiment,
Car, ce soir, en nous régaland,
Vous êtes fort galant, très galant !

Bonjour, mon p'tit sultan, etc.

CADICHE. Ces Parisiennes, sont-ils sur leur bouche !

PAUL GUIBERT. Bonjour, Mesdemoiselles... Vous me paraissez en bonne santé.

ROSE, mangeant des échaudés et parlant la bouche pleine. Et en bonne disposition ! Tiens, Médor, attrape !

(Elle jette des morceaux d'échaudés à Charlemagne.)
ROSAMONDE. Dieu ! ma chère, que vous avez mauvais ton !

CADICHE. Son ton ! il vaut bien votre caractère !

AGLAÉ. Rosamonde a le caractère très égal... Elle est toujours de mauvaise humeur, comme on dit.

LES AUTRES, riant. Ah ! ah ! ah !

ROSAMONDE. Ça vous va bien, à vous qui vous portez comme un pont neuf... Si vous étiez nerveuse comme moi !..

ROSE. Laissez-moi donc ! Vous êtes un bateau à vapeur !..

AGLAÉ. Les vapeurs, c'est la maladie des femmes comme il faut ?

ROSE, aux autres. Bon ! mets ça dans ta poche !

ROSAMONDE, languissamment. Quand on aime sa patrie... et qu'on a le mal du pays...
CADICHE. Ah ! sa patrie ! elle est née à Nanterre !

TOUTES, riant. Elle appelle ça une patrie !

ROSAMONDE. Ah ça ! voulez-vous bien me laisser tranquille, ou je vais pleurer, d'abord.

AGLAÉ. Ou elle va se trouver mal.

ROSAMONDE. Vous êtes une manante !

CHARLEMAGNE. Aglaé, du calme !

CADICHE. Eh ! c'est une petite sucree !

CHARLEMAGNE. Du sang-froid !

MINI. Une sainte nitouche...
ROSAMONDE, avec dignité. Taisez-vous, orange ?..

CHARLEMAGNE. Ma colombe...
AGLAÉ, en colère. Une...
CHARLEMAGNE. Ma tourterelle...
AGLAÉ, lui donnant un soufflet. De quoi vous mêlez-vous, vous?..

CHARLEMAGNE. Oh ! j'ai vu trente-six becs de gaz !

ROSAMONDE, à Paul Guibert. C'est une horreur !.. Monsieur, ce sont des scènes auxquelles une personne un peu sensible!.. Laissez-moi m'en aller !

PAUL GUIBERT. Mesdemoiselles , au nom du ciel !..

ENSEMBLE.

Air : Patapan, patapan.

ROSAMONDE.

Je m'en vais de ce pas.
Rendez-moi mon cabas ,
Mégères ,

Tas de vipères ,
Je m'en vais de ce pas.
Rendez-moi mon cabas ;
Non , non , ne m' retenez pas.

TROIS AUTRES.

Non , non , tu resteras ,
Voyons ne t'en va pas ,
Ma chère ,

Point de colère ,
Ne t' chagrine pas.
Nous gardons ton cabas ;
Avec nous tu resteras.

TROIS AUTRES , la narguant.
Rendez-lui son cabas.
Tant mieux si tu t'en vas !
Ma chère ,

Tu ne peux mieux faire.
Ne la retenez pas.
Tant mieux ! si tu t'en vas ,
Grand' faiseuse d'embaras !

CHARLEMAGNE , voulant mettre le holà.

Ses nerfs son délicats ,
Ne la taquinez pas...
Ma chère ,

Elles vont se taire !
Ne vous en allez pas.
Ah ! quel bruit ! quel fracas !
Vraiment , on ne s'entend pas.

PAUL GUIBERT. Silence ! Qu'est-ce que cela signifie , à la fin... A-t on jamais vu?... Je me fâcherai , si cela continue...

CHARLEMAGNE. Allons , Mesdames , embrassez-vous et que cela finisse...

AGLAÉ. Moi... j'aimerais mieux vous embrasser.

CHARLEMAGNE. J'y consens !

PAUL GUIBERT. De grace , Mesdames , soyez d'accord pour aujourd'hui , une heure seulement. J'ai besoin de figures gracieuses... ouvertes...

ROSE. Voyez quelle mine elle fait !

PAUL GUIBERT. Je sais bien que jusqu'à un certain point , vous représentez au naturel la douce harmonie qui doit régner dans un harem et dans toute réunion féminine !.. mais je vous prévienne que la première qui ne sera pas gaie , ou qui se permettra la moindre épigramme , sera mise à l'amende !

TOUTES , riant. Ah ! ah !

PAUL GUIBERT. A la bonne heure , riez ! mais ne vous querellez pas.

CHARLEMAGNE. Et rappelez-vous toujours que les graces sont sœurs.

ROSAMONDE. Ah ! voilà une charmante pensée !

CHARLEMAGNE. C'est tiré de Florian , un auteur anglais !

AGLAÉ. Eh bien ! vous êtes gentil , mon gros lion , et en votre faveur , je lui pardonne.

(Elle va à Rosamonde.)

ROSE , les rapprochant. Allons , embrassez-vous donc , grosses bêtes !..

ROSAMONDE , pleurant. Je ne demande pas mieux... parce qu'on sait bien... que moi... certainement... Pourquoi me taquine-t-on toujours ?..

CHARLEMAGNE. Ah ! voilà des pleurs... c'est la pluie qui fera passer l'orage.

TOUTES. Allons , la paix ! la paix !

Air : Vaut mieux être , ici-bas , gastronome qu'astronome.

Vite , il faut travailler ,
Que nos toilettes
Solen' faites ;
C'est assez babiller ,
Allons nous habiller.

CHARLEMAGNE.

V'nez vous mettre en sultanes ,
Au lieu d' nous étourdir !..
On n' pourrait pas dormir
Avec de tell's ottomanes !..

TOUTES.

C'est assez babiller , etc.

(Elles sortent.)

SCENE V.

PAUL GUIBERT , CHARLEMAGNE.

PAUL GUIBERT. En voilà des petites commères !.. Sont-elles mauvaises !..

CHARLEMAGNE. Monsieur , j'ai remarqué que , sous le climat de l'Afrique , les femmes avaient la tête plus chaude... cela tient à l'ardeur du soleil.

PAUL GUIBERT. Je ne veux que rassembler et grouper les principales figures de mon tableau , afin de saisir la vérité la plus parfaite des attitudes et celles des costumes... Tous les groupes une fois dessinés... mes esquisses seront bientôt terminées.

CHARLEMAGNE. Par exemple , vous êtes bien bon de vous donner tant de peine.

Air : Femmes , voulez-vous éprouver.

Quand un fameux peintre , aujourd'hui ,
Veut produire un tableau fidèle ,
Il sait , sans sortir de chez lui ,
Du vrai beau trouver le modèle ;
D'après son chat il peint les animaux ,
Sur un pot d' fleurs , ses palmiers , sa verdure ,
Et les réclames des journaux ,
Disent : C'est mieux que la nature...
Voilà comme on peint la nature !

PAUL GUIBERT. Ce n'est pas mon genre ; mais , dites-moi , avez-vous pensé à mes deux Arabes

pour la figure de l'émir et de son bostangi?
CHARLEMAGNE. Oui, je les ai retenus... Maleck-Adhel et Moustapha... deux arabes pur sang !..

PAUL GUIBERT. Je vais savoir si les toilettes avancent... Mais ces deux Arabes n'arrivent pas!.. Je crains que vous n'ayez fait quelque maladresse...

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CHARLEMAGNE, en le reconduisant.

Vous n'exigerez pas que j'aille les chercher dans cette tenue ! mais soyez tranquille, ils vont arriver... ils ont reçu des arrhes, je leur ai donné cent sous à chacun, et les Arabes sont honnêtes... depuis la conquête... un bienfait de la civilisation. Il y a des gens qui se plaisent à dénigrer ces insulaires, qu'ils regardent comme peu délicats, un peu fripons et très voleurs!.. mais ce sont des ennemis du système de colonisation. Ces indigènes sont intéressés, ils savent très bien compter, c'est juste, puisque dans le temps on leur a donné un brevet d'invention pour les chiffres arabes... Ça n'empêche pas qu'ils sont pleins de probité... surtout quand ils n'ont reçu qu'un faible à-compte sur ce qu'on leur doit!.. Je ne fais donc pas le moindre doute qu'ils se rendront à leur poste.

SCÈNE VII.

QUENTIN et BASTIDE, vêtus en bédouins.

QUENTIN, entrant mystérieusement. Nous y voilà!.. dans cet antre!

BASTIDE. A l'abordage!..

CHARLEMAGNE, regardant du côté droit. Ah ça! je voudrais bien retrouver le complément de mon individu factice!.. depuis ce matin j'ai perdu la tête... Oh! étourdi... je l'ai mise dans les bottes de Monsieur...

(Il va la prendre dans la coulisse.)

QUENTIN, restant sur le seuil de la coulisse, bas. Dis donc, vois-tu?

BASTIDE, à mi-voix. Parbleu, si je vois!

QUENTIN, étonné. Singulière fantaisie de cet homme, de se travestir en monarque des bêtes!

BASTIDE. C'est le commencement de leurs infamies!

QUENTIN. Tu as raison; on nous a dit qu'ils se déguisent en toutes sortes de choses, lui et ses esclaves, qu'ils faisaient d'affreuses saturnales!

BASTIDE. On nous a dit des bacchanales!

Enfin, toutes les horreurs du pagalisme.

BASTIDE. Oui, et qu'ils forçaient leurs victimes à les adorer et à danser autour d'eux en fumant des cigares...

QUENTIN. Les barbares!..

BASTIDE. Si je trouve Cadiche en train de danser, je lui en donnerai une, de danse!..

QUENTIN. Et je me charge de son danseur. Et

Mariette, ma Mariette, si je la trouve ici!.. j'y ai bien réfléchi, je commettrai un crime, ou deux... ça m'est égal... on me mettra en jugement, je m'en moque... je serai condamné, qu'est-ce que ça me fait?.. (Avec exaltation.) Je brave l'opinion publique!

BASTIDE. Et moi donc... qui ne suis pas d'ici... je pars pour les Indes, et je m'en fiche!

QUENTIN. Attention, voilà le lion qui revient! (Ils se drapent pour cacher leur pantalon-garance.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, avec une tête de lion et la queue.

CHARLEMAGNE. Je l'ai retrouvée!.. Quels sont donc ces deux individus... Allah... (Il les salue à la turque.) Que cherchez-vous ici? Qui êtes-vous?

QUENTIN. Moustapha, et Maleck-Adhel!

CHARLEMAGNE, riant. Maleck-Adhel!

BASTIDE. C'est moi qu'est Moustapha.

CHARLEMAGNE, ôtant sa tête comme s'il ôtait son chapeau. Ça n'est pas vrai!

BASTIDE. Qu'est-ce que tu dis, vilain marsouin?

CHARLEMAGNE. Mon ami, vous n'avez aucune connaissance en histoire naturelle... mais moi, j'en ai, et je vous ai reconnus tous les deux. Soit-disant Moustapha, tu es le sieur Bastide... Prétendu Maleck-Adhel, vous êtes le dénommé Quentin, fantassin dans les zoaves... Ah!

QUENTIN. C'est pas vrai, je suis caporal!..

BASTIDE. Il nous connaît, tant pis... Eh ben! oui, c'est nous... nous avons séduit les bédouins que vous attendiez... vos deux complices.

QUENTIN. Oui, moyennant deux gourdes, dont l'une était pleine d'eau-de-vie!

CHARLEMAGNE. Une piastre au lieu de cent sous, les Arabes savent compter! (A part.) Mon Dieu! que vais-je devenir? Abdalla, que va-t-il dire?.. (Haut.) Mais, malheureux, dans quel but avez-vous commis cet odieux embauchage?

QUENTIN. Pourquoi? On nous a dit...

CHARLEMAGNE. Quoi donc?

BASTIDE. Qu'il y avait...

CHARLEMAGNE. Quoi donc?

QUENTIN. Des femmes...

BASTIDE. Vos femmes...

CHARLEMAGNE. Où donc?

QUENTIN. Ici...

CHARLEMAGNE. Ici?..

BASTIDE. Ici!..

QUENTIN. Et nous sommes...

CHARLEMAGNE. Vous êtes?..

BASTIDE. Jaloux!..

CHARLEMAGNE. Jaloux?..

QUENTIN. Jaloux!..

BASTIDE, le secouant. Comme des tigres...

CHARLEMAGNE. Ah! aie! aie!

QUENTIN. Et si tu ne nous dis pas la vérité, tu ne sortiras pas de nos griffes.

BASTIDE. Tremble pour ta peau!..

(Ils tirent leur yatagan.)

CHARLEMAGNE, voulant faire le brave. Dedans, c'est possible... mais... trembler pour ma peau... d'abord, elle n'est pas à moi. (A part.) Comment me sortir de là ? (Haut.) Et vous venez à la place des deux jeunes gens que vous attendions, sans savoir pourquoi on les attendait?..

QUENTIN. Nous ne nous sommes pas amusés à les questionner... nous voulions pénétrer ici pour surprendre nos deux perdus... il ne nous fallait que ces deux burnous...

BASTIDE. Ces deux couvertures...

QUENTIN. Avec ça, nous avons dit : Nous sommes à couvert.

CHARLEMAGNE. Jeunes imprudens ! (A part.) Je tremble que le seigneur Abdalla ne vienne. (Haut.) Jeunes imprudens... vous parliez de ma peau, et vous n'avez pas pensé à la vôtre...

BASTIDE. Comment ?..

CHARLEMAGNE. Vous avez tous les deux la blancheur du cygne... car c'est une justice à vous rendre... Monsieur est de l'albâtre... Et vous venez pour remplacer deux gaillards qui sont, l'un noir d'ivoire, et l'autre marron d'Inde !..

QUENTIN. Tiens, c'est vrai !..

CHARLEMAGNE. Promettez-moi de vous donner une teinte un peu plus sombre... et vous saurez tout...

QUENTIN. Je suis décidé à tous les sacrifices !

BASTIDE. Hum ! c'est encore une couleur...

CHARLEMAGNE. Qu'il faut vous donner. Point de jeux de mots, je vous prie, dans les circonstances graves !..

QUENTIN. C'est convenu.

CHARLEMAGNE, à Bastide. Vous aussi... venez... je vais vous arranger...

QUENTIN et BASTIDE, l'arrêtant. Un instant !..

BASTIDE. Avant tout, répondez !.. Tu connais Cadiche... la plus jolie Marseillaise de toute la Provence ?.. Est-elle ici ?

QUENTIN. Et M^{lle} Mariette, tu la connais ?.. une fille qui était sage...

CHARLEMAGNE. C'est connu !

QUENTIN. Est-ce qu'elle a osé mettre le pied chez ton scélérat d'Abdalla ?.. Que lui voulait-il... Qu'y fait-elle ?.. Parle !..

CHARLEMAGNE. Ah ça ! mais, que croyez-vous donc qu'elle y fasse ?.. Écoutez-moi... Arabes supposés ! On vous a fait aller !.. on a abusé de votre jeunesse et de votre innocence... Le seigneur Abdalla est vertueux comme le saint prophète... La maison est honnête...

QUENTIN. Oui... dans ce pays là, de jolis saints, qui ont sept mille femmes !

BASTIDE. Voyons, finissons ! Les nôtres sont-elles ici ?

QUENTIN. Réponds, ou nous frappons !..

(Ils le menacent de nouveau.)

CHARLEMAGNE, à part. Ils veulent savoir la vérité... faut leur dire un mensonge ! (Prenant Quentin à part.) Écoutez-moi, que je vous parle. Vous vous faites du mauvais sang, ça m'intéresse... Me jurez-vous d'être discret... de ne rien dire à l'autre ?..

QUENTIN. Je vous le promets... foi de militaire.

CHARLEMAGNE, prenant Bastide à part. Vous êtes gentil, vous ! Je vois que c'est l'autre qui vous a monté la tête... Jurez-moi de ne rien lui dire...

BASTIDE. Rien, mais...

CHARLEMAGNE. Chut ! mort !.. Pendant que je vais l'envoyer par là... allez regarder à cette porte. (Il lui montre le cabinet où est entrée Mariette. A Quentin.) Motus ! pendant qu'il va regarder là-bas... allez voir dans ce cabinet.

(Il lui montre celui de droite, où est entrée Cadiche.) QUENTIN, regardant Bastide du coin de l'œil. Bah !.. est-ce que ?..

BASTIDE, de même. Tiens !.. il paraît que...

Ils remontent la scène en se tournant le dos. Charlemagne remonte à reculons, en leur faisant des signes.

QUENTIN, à part, à la porte du cabinet de droite. Qu'ai-je vu ?.. En grande toilette... C'est la sienne !..

BASTIDE, à part, à la porte du cabinet de gauche. Ah ! bagasse ! la sienne à lui, couverte de cachemires !..

CHARLEMAGNE, en haut, à chacun, tour-à-tour. Eh ben ? eh ben ?..

QUENTIN, riant sous cape. C'est la sienne !..

BASTIDE, de même. C'est la sienne !..

(Ils se regardent en face, et finissent tous deux par éclater de rire.)

QUENTIN. Ah ça ! mais dites-moi donc un peu ?.. Je te ris au nez, tu me ris au nez... ça n'est pas naturel... Est-ce que le lion nous aurait pris pour des oies ?..

BASTIDE. Si je le savais !..

CHARLEMAGNE, à part. Aïe !.. aïe !.. ils chuchottent !.. Ah ! heureusement...

(On voit les portes des deux cabinets s'entr'ouvrir, et Mariette et Cadiche qui paraissent écouter. Il leur fait signe de s'esquiver.)

QUENTIN. Monarque des bêtes, nous te soupçonnons...

CHARLEMAGNE, les prenant chacun par un bras, et leur faisant descendre la scène. Ah ! Messieurs et amis !.. je suis aussi incapable de vous en imposer... que ces dames...

(Pendant ce mouvement, Mariette et Cadiche sont sorties furtivement des cabinets et se sont enfuies.)

BASTIDE, montrant le cabinet à droite. Je veux voir s'il y a quelqu'un là... de ce côté...

QUENTIN, montrant la gauche. Et moi, s'il existe quelqu'une de cet autre... Ah ! ah !..

CHARLEMAGNE. Eh bien ! regardez donc, et jugez-moi !.. Je m'enveloppe dans mon innocence !..

BASTIDE, à droite. Personne !..

QUENTIN, à gauche. Nul être féminin !..

CHARLEMAGNE. Eh bien ! mécréans ?

BASTIDE, à part. Il n'y avait que sa maîtresse... Oh ! le pauvre jobard !..

QUENTIN, à part. Il n'y avait que sa Cadiche !.. et il est le seul !.. Un de plus !

CHARLEMAGNE. J'espère que maintenant vous vous retirerez tranquilles, et que vous m'enverrez tout de suite mes deux vrais Arabes ?

BASTIDE. Du tout, je reste, moi.

QUENTIN, se retenant, pour ne pas rire. Ah !

tu veux rester?.. Eh bien ! ça va, restons, mon brave homme!.. mon bonhomme!.. mon pauvre bonhomme!

CHARLEMAGNE. Eh bien! voyons, voyons, j'y consens... Restez, mais jurez-moi de ne pas souffler le mot, et allez vous refaire le teint!

BASTIDE. Viens, viens, mon cher ami!

(Ils sortent en riant l'un de l'autre.)

SCÈNE IX.

CHARLEMAGNE; puis PAUL GUIBERT.

CHARLEMAGNE. Je vous suis, allez, allez... Les deux font la paire!.. Et ils rient encore!.. La pelle se inoque du fourgon.

PAUL GUIBERT, appelant. Charlemagne!.. Charlemagne!.. (Il entre.) Eh bien! sont-ils arrivés?

CHARLEMAGNE. Oui, Monsieur, ça va à merveille!.. J'ai manqué d'être assassiné... mais le tableau aura lieu... tout le monde est prêt.

(Ils sortent par le côté gauche.)

(Le théâtre change d'aspect : c'est-à-dire le rideau du deuxième plan s'ouvre ou s'enlève, et la scène présente le tableau fidèle d'un harem. Fond de décor asiatique, fermé par des portières qui laissent voir les jardins.)

SCÈNE X.

MARIETTE, CADICHE, AGLAURE, ROSAMONDE, et toutes les petites femmes.

(Elles sont toutes dans un costume étranger; la plupart vêtues à l'orientale, excepté Cadiche, qui est en provençale, brillante et coquette, et une autre qui est en espagnole d'Andalousie. Toutes sont placées dans des attitudes diverses, gracieuses et voluptueuses; le harem est censé vu au moment où les femmes s'occupent de la toilette du soir, après une brûlante journée d'Afrique. L'une est censée sortir de la fontaine de marbre d'où l'on voit jaillir l'eau, une autre en jette avec ses mains sur celles qui sont près d'elle, une autre quitte son voile; d'autres, couchées mollement, effeuillent des roses dont celles-ci fument les feuilles dans de longues pipes; d'autres jouent avec des fruits, qu'elles se renvoient comme des volans; l'Espagnole est placée dans une des poses du bolero, une autre est censée jouer du théorbe; plus loin, on en voit une qui se balance dans un hamac, en faisant voltiger ses jambes tour à tour. Mariette, représentant la sultane favorite, est étendue sur des coussins, et l'on voit un lion qui dort à ses pieds. — L'orchestre joue l'air : *Un instant, mes sœurs*, du MAÇON, ou : *Miroir d'esprit*, du CHEVAL DE BRONZE. Au moment où ce tableau paraît et s'anime, Paul Guibert s'avance près de la rampe, et vient en juger l'effet.

PAUL GUIBERT. Ça commence... L'effet général pourra être bien... (Il se penche, met sa main

devant ses yeux, et change de place.) Voyons de ce côté...

TOUTES. Êtes-vous content?.. est-ce bien?

ROSAMONDE, toujours prétenueuse. Ce tableau doit être romantique et vapoureux!..

AGLAÉ, dans la balançoire. V'là l'autre!.. toujours dans les vapeurs!..

ROSE. Est-ce que je n'irai pas dans la balançoire?

LES AUTRES. Si, si... chacune à son tour!..

PAUL GUIBERT. Ah! mes enfans! ne m'étourdissez pas... Attendez, ce groupe-là peut être mieux... Avancez donc un peu...

MIMI. Ah! vous me pincez!..

AMANDA. Oh! mon Dieu!.. est-elle douillette!..

CADICHE. Est-ce bien? Mousu Abdalla... sommes-nous gentilles?.. Je voudrais bien me voir?..

(Elle accourt sur le devant, en tournant le dos au public.)

PAUL GUIBERT. Allons, voilà qu'elle vient tout déranger!.. Voulez-vous bien...

(Il la fait replacer.)

CADICHE. Vous ne nous dites pas seulement si nous sommes jolies?..

CHARLEMAGNE. Ah! mon cher maître! quel coup-d'œil!.. c'est ébouriffant!..

TOUTES. Ah! ah! le lion!..

PAUL GUIBERT. Dites donc, vous... là-bas, le lion?.. ne vous montez pas la tête!..

CHARLEMAGNE, rugissant. Ahain!.. Je tâche... mais je suis absolument dans la situation du *Lion amoureux*, fable de la Fontaine.

PAUL GUIBERT. Vous, ma belle, en vous balançant, plus de moelleux... la tête moins raide. Vous, un peu plus de grace, en tenant votre guitare...

AGLAURE. Ah! ma fois! je ne sais pas... Donnez-la à qui en pince.

PAUL GUIBERT. Voilà le sentiment de l'attitude que je veux... Allons, et vous l'Espagnole, c'est pas ça... Je veux vous peindre dansant... qu'il y ait du laissé-aller, de l'abandon dans les poses.

AGLAÉ. Ah! je sais... l'andalouse?.. Attendez...

(L'orchestre joue l'air péruvien; elle danse.)

CHOEUR.

Au de la Cachucha.

Qu' ses pas sont dansans,
Que de graces
En ses passes!
Ses airs carressans
Sont vralment ravissans!
Vive et coquette,
Sulvant des yeux
Sa castagnette
Aux sons joyeux,
Une Andalouse
Au corps liant,
Serait jalouse
En la voyant!..

Qu' ses pas sont dansans, etc.

PAUL GUIBERT. Bravo!.. Voilà... Je prendrai cette dernière attitude.

CHARLEMAGNE, rugissant. Ahain!.... déli- rant!..

PAUL GUIBERT. Et vous, ma belle?.. vous avez l'air triste comme une...

MIMI. Eh ben! puisque je fume!..

PAUL GUIBERT. Vous fumez, mais vous aspirez l'odeur de ces fleurs avec délice!.. Et vous, avec ces fruits, vous jouez, vous les jetez gaiement à votre compagnie... Le pied ici, cette main là, la tête ainsi... Allons, de la vie, du mouvement, de l'animation!.. c'est là ce que je veux étudier, prendre sur le fait... N'oublions pas tous ces petits détails... Vous, M^{lle} Mariette, vous êtes censée relire avec amour, et en cachette, le billet d'un amant... que l'émir, jaloux, va surprendre tout à l'heure... Est-il là, l'émir jaloux... et son eunuque noir?..

CHARLEMAGNE. Monsieur, ils mettent du fard.

PAUL GUIBERT. Bien, vous leur direz d'entrer tout à l'heure. Vous, Mesdemoiselles, restez comme je vous ai placées... quelques secondes seulement.

(Il dessine.)

CHOEUR piano.

Air : Tout est prêt pour le bain.

Tout est prêt... allons, pauvres sultanes,
Que les parfums, les tissus, les fleurs
Charmant vos cœurs.

Dans le bain et loin des yeux profanes,
Venez, mes sœurs,

Du soleil d'Orient éteindre les ardeurs;
Des femmes d'Orient imitez bien les mœurs.

PAUL GUIBERT, travaillant avec ardeur. C'est ça... J'y suis... je les tiens...

CHARLEMAGNE. Suis-je fait, Monsieur?.. Je voudrais bien changer de patte!

PAUL GUIBERT. Tout à l'heure... Allons, Malleck-Adhel, à présent!.. et ne bougeons pas...

CHARLEMAGNE, tournant la tête. Bey!.... bey!.. par ici!..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, QUENTIN, avec la figure brunie, et BASTIDE, avec la figure entièrement noire, paraissant au fond, derrière la tapisserie qui ferme le harem, comme dans la lithographie de Devéria.

QUENTIN, paraissant au fond, Malédiction! Qu'est-ce que je vois là?..

(Il tire son g'aive.)

BASTIDE, de même. Mille trons de l'air!..

PAUL GUIBERT. Bien! bien... c'est cela... Ils se pénètrent de la situation!..

QUENTIN. Comment? bien!.. Horrible scélérat!..

MARIETTE, à part. Ah! mon Dieu! cette voix.

PAUL GUIBERT. Ne bougez donc pas!

BASTIDE. Ah! canaille de Turc!

CADICHE. Aïe! c'est Bastide!

QUENTIN et BASTIDE. Elles sont ici... Ah! brigand!.. tu vas nous la payer...

(Ils enjambent par-dessus la balustrade à hauteur d'a-piqui.)

TOUTES LES FEMMES, poussant un cri. Ah! sauvons-nous!

PAUL GUIBERT. Que signifie?.. Ne bougez donc pas, vous perdez m n tableau!

CHARLEMAGNE, qui a ôté sa tête. Arrêtez! arrêtez!..

QUENTIN et BASTIDE. Ah! tu nous prends nos femmes!

PAUL GUIBERT. Comment! Ces malheureux sont donc ivres?

MARIETTE, priant. Quentin!..

CADICHE. Bastide!..

TOUTES LES AUTRES. Quelle horreur!

QUENTIN. Ivres! dis-tu... ivres de vengeance!

LES FEMMES. Au secours!.. à la gar le!..

(Les femmes courent ça et là en cherchant à se sauver; l'une prend un chapeau qu'elle met sur sa tête; Cadiche prend un sehal pour se cacher la figure; Boulevart général, Paul saisit une chaise pour se mettre en défense; Charlemagne a pris une pique turque avec des queues de chevaux, et en menace les deux amans furieux. — Tableau.)

CHOEUR ANIMÉ.

Air : Sans pitié, qu'on le chasse.

LES FEMMES.

Surprendre ici des femmes...

Ah! vraiment, c'est affreux!

Fuyons vite, Mesdames,

Sauvons-nous de ces lieux.

PAUL et CHARLEMAGNE.

Sans respect pour des femmes,

Venir troubler ces lieux...

Sauvez-vous donc, Mesdames,

Chassons ces furieux.

BASTIDE et QUENTIN.

Ah! tu nous prends nos femmes!

Arabe astucieux...

Bédouins, brigands infâmes!

J'en veux tuer au moins deux.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DEUX FUSILIERS, UN SER- GENT.

LE SERGENT. Halte là!

TOUTS. Ah! M. le Sergent!..

CHARLEMAGNE. Ah! la force armée inter- vient.

PAUL, QUENTIN et BASTIDE, se désignant l'un l'autre. Arrêtez-moi cet homme-là.

QUENTIN. C'est un coquin de bédouin, qui nous enlève nos femmes, nos fiancées, nos amantes, nos maîtresses! pour se faire un sérail à nos frais et dépens.

BASTIDE. C'est ainsi que tu traites tes alliés? misérable!..

LES FEMMES. Comment, un sérail!

CADICHE. Apprenez qu'il ne nous a pas enle- vées... nous sommes venues de bonne volonté.

BASTIDE. Ah ! oui ? Eh ben, c'est bon !..

PAUL GUIBERT. M. le sergent...

BASTIDE, et **QUENTIN.** M. le sergent...

CHARLEMAGNE. M. le ser...

LE SERGENT. Eh ! mes enfans !.. nous nous ahurissons, nous bêtifions !.. il y a erreur complète... D'abord, Monsieur n'est point un ravis-seur de femmes, n'est pas un bédouin, il est Français, et vous, vous êtes Français, nous sommes tous Français !

CHARLEMAGNE, à **Quentin.** Zoave, l'affaire peut s'arranger.

QUENTIN. Si on ne me rend pas justice, il arrivera un accident !..

LE SERGENT. Vous ignorez donc que Monsieur est cause que vous avez été promu au grade élevé de caporal ! C'est à lui que vous avez sauvé la vie... ce matin... au bord de la mer...

LES AUTRES. Vraiment !..

QUENTIN. Oh ben ! j'en suis fâché... c'est par erreur. Si j'avais su que c'était ce mécréant d'Abdalla...

LES AUTRES. Mais du tout.

QUENTIN. Laissez-moi donc tranquille ! C'est pas un Turc ?.. (Montrant les femmes.) c'est pas un sérail, tout ça ?.. Qu'est-ce que c'est donc ?..

CADICHE. Est-il obstiné... le petit rageur !

LE SERGENT. Non, M. Quentin, ce n'est qu'un jeune peintre, un artiste distingué, qui n'a voulu faire un sérail qu'en peinture.

PAUL GUIBERT. Et qui a voulu rendre service à votre aimable fiancée, dans laquelle il a trouvé sa cousine.

QUENTIN. Bah !..

MARIETTE, à part. Comment !

PAUL GUIBERT. Oui, car je me nomme Paul Guibert, fils de son oncle, Joseph Guibert, de Toulouse...

QUENTIN. Tiens ! tiens ! vous le saviez ?.. Pourquoi que vous ne me l'avez pas dit ?

MARIETTE, hésitant. Parce que... parce que vous êtes trop jaloux.

PAUL GUIBERT. Et parce que nous voulions vous faire une surprise, vous annoncer que je la ramènerais en France avec sa mère et vous... dont je me charge d'o' tenir le congé...

MARIETTE. Quel bonheur !..

QUENTIN. Ah ! ah ! ah ! je tombe dix-sept

fois de mon haut... C'est-il possible ? Ah ! touchez-là ! vous aussi... vous aussi... vous aussi !

BASTIDE. Comment, mille sabords... c'était pour vous faire pendre !..

AMANDA. Sans cela, est-ce que nos principes...

BASTIDE. Je ne vous écoute pas, la modiste !..

CADICHE. C'était pour te faire mon portrait, grosse bête !..

ROSAMONDE. Monsieur, puisque vous retournez en France, je vous prierai de vous charger d'une lettre pour un monsieur qui devait venir me chercher à Alger ! Je crains qu'il n'ait été indisposé. (Elle pleure.)

PAUL GUIBERT. Avec plaisir... Allons, demain, dernière séance pour mon tableau... Et, Messieurs, plus de soupçons !..

CHARLEMAGNE. Épousez vos amantes... et vous pourrez vous vanter d'avoir trouvé des femmes modèles, ce qui n'est pas commun !.. ça ne se trouve peut-être qu'à Alger !

CHOEUR FINAL.

Air : Vive, vive l'Italie.

Vive, vive l'Algérie,
Ah ! c'est un charmant pays,
Loin de la mère-patrie,
On se croirait à Paris.

CHARLEMAGNE, au public.

Air : Nos maïs en Palestine.

Comm' lion, le roi des bêtes,
Au nom des auteurs je vien
Pour vous dir' des chos's honnêtes;
Ne m'traitez pas comme un chien...
En soufflant... vous savez bien,
Mais que rempli d'indulgence,
Ce soir, en m'approuissant,
Le public soit... caressant,
Vous verrez, comme à Florence,
Le lion reconnaissant,
Un lion bien r'connaissant
Un lion très r'connaissant.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.